Document généré le 4 août 2025 06:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Y a-t-il une crise de la littérature québécoise?

Adrien Thério

Numéro 8, novembre 1977

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40489ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Thério, A. (1977). Y a-t-il une crise de la littérature québécoise? *Lettres québécoises*, (8), 4–4.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Éditorial

Y a-t-il une crise de la littérature québécoise ?

Il paraîtrait que oui. En tout cas, c'est ce que François Ricard dans la revue *Liberté* semble croire puisqu'il dit : « Que la littérature québécoise soit dans une sorte d'impasse, on ne saurait en douter. » Qui est ce on ? Moi, j'ai l'impression que ce on représente l'auteur de la phrase, un point c'est tout. Car d'impasse, je n'en vois même pas l'ombre.

Autrefois, nous avions des écrivains qui se contentaient de faire deux ou trois livres et qui se taisaient. Ils semblaient satisfaits de leur sort. Aujourd'hui, nous avons des écrivains qui ont compris qu'un écrivain, c'est fait pour écrire et qui écrivent. Et parmi eux, il y en a plusieurs qui ont commencé à écrire dans les années quarante et qui écrivent encore ; dans les années cinquante et qui écrivent encore ; dans les années soixante et qui écrivent encore. Et à côté d'eux, de nouvelles voix sont venues, plus sûres d'elles que les autres l'étaient autrefois et qui se sont probablement posé moins de questions à propos du métier ou de la vocation d'écrire. Faudrait-il prendre la peine de nommer tous ces anciens, moins anciens et ces nouveaux venus ? Ils sont un peu trop nombreux à mon sens pour les aligner ici. Et il n'est que de les écouter un peu pour savoir qu'ils sont là pour rester, ce qui commence à ressembler à de la normalité.

Il y eut évidemment, dans les années soixante, une certaine euphorie dans nos cercles littéraires. Cela était très normal. Ayant cessé de nous demander s'il y avait ou non une littérature canadienne-française, nous commencions à prendre plaisir à lire les oeuvres d'ici et à nous dire que certaines d'elles étaient très belles. Puis, tout naturellement, nous nous sommes mis à les étudier et nous nous sommes rendus compte que cela aussi pouvait se faire. C'était d'autant plus surprenant que nous n'avions pas cru jusqu'alors au pouvoir de notre parole. En un mot, c'était l'enchantement de la découverte, l'enchantement de se toucher et de se découvrir vivants. Mais nous nous sommes habitués à savoir que la vie bat en nous. L'enchantement s'est dissipé peu à peu pour laisser place à une sorte de vie normale en littérature comme elle l'est pour le reste. Mais est-ce que cela veut dire que nous sommes dans une impasse ? Si, dans dix ans, on relit encore une douzaine de livres qui ont été publiés ici depuis deux ans, est-ce que ce ne serait pas extraordinaire ? Et il y a bien des chances qu'on relise *Moi, Pierre, Huneau, Ces Enfants de ma vie, Serge d'entre les morts, Ici, ailleurs, la lumière, Tableaux de l'Amoureuse, Les enfantômes* pour ne nommer que quelques titres qui me viennent à l'esprit sans que j'aie besoin de chercher et qu'on joue encore une ou deux pièces que nous aimons maintenant.

Je ne suis donc pas d'accord avec monsieur Ricard mais, en un sens, c'est heureux que cette idée d'impasse lui soit venue. Il a écrit à une trentaine d'écrivains pour leur demander pourquoi il y avait impasse. Il a reçu une bonne quinzaine de réponses et c'est la lecture de ces textes qui est la plus belle preuve que cette histoire d'impasse est un coup monté. Tous ces gens parlent en écrivains qu'ils sont et qu'ils ont bien l'intention de rester. C'est un numéro de *Liberté* qui est à lire de bout en bout. Personnellement, les textes que j'ai le mieux aimés sont ceux d'Yvon Rivard, Gilles Marcotte, Pierre Nepveu et François Hébert. Mais il se peut que vous aimiez mieux ceux de Jacques Godbout, André Brochu et Nicole Brossard. À vous de juger.

Toujours selon monsieur Ricard, il parait qu'« il vient un temps où d'être strictement nationale, une littérature ne peut plus que dépérir. » Je ne vois pas pourquoi. Et je ne vois pas pourquoi il faudrait que nous soyons lus par le monde entier. La consécration de Paris n'est pas à dédaigner mais est-elle absolument nécessaire à nos écrivains ? Il me semble d'ailleurs que nous en avons une bonne demi-douzaine qui sont lus en France et traduits en plusieurs langues. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec la valeur d'une littérature ? Nathaniel Hawthorne a attendu pas mal de temps avant d'être traduit en plusieurs langues. Il n'aurait pas été traduit que cela ne lui aurait pas enlevé grand'chose. Ou alors la manie des grandeurs nous est-elle absolument nécessaire maintenant que nous ne nous posons plus de question au sujet de l'existence de la littérature d'ici ? Je n'en vois pas trace dans les réponses qui forment ce numéro cent onze de *Liberté* qui s'appelle *divergences*.

Adrien Thério